

encore sa physionomie d'autrefois et une tournure guerrière en harmonie avec sa première destination. C'était bien une de ces aires d'où les seigneurs épiaient leur proie et fondaient sur elle au moment opportun, rançonnaient impitoyablement leurs vassaux et bravaient jusqu'à la colère de leur souverain.

Comme tous les membres de sa famille, le comte avait fait de cette résidence l'objet d'un soin presque religieux. Il passait neuf mois de l'année à Beaupré, c'était le nom du château, et y surveillait l'exploitation des vastes fermes dont il était environné. Cette tâche était encore un devoir de tradition ; entre les Montréal et leurs fermiers point d'intermédiaires ; ils avaient des intendants partout ailleurs ; à Beaupré ils n'en avaient pas. Ainsi se transmettait dans leur maison ce goût de la vie de campagne, qui n'est compatible qu'avec un but sérieux et un aliment réel d'activité. Les Montréal s'en faisaient un point d'honneur ; ils tenaient à être les premiers en toute chose, multipliaient les essais, ne négligeaient ni les nouvelles méthodes, ni les instruments perfectionnés, et se livraient, sur une grande échelle, à ces cultures expérimentales qui ne sont permises qu'aux propriétaires opulents.

De tous les Montréal, le comte Sigismond restait le dernier et le seul : après lui, s'il n'avait pas d'héritier, cet ancien nom devait s'éteindre. Lui-même, il est temps de le dire, ne le portait qu'à défaut de représentants plus directs ; il n'appartenait qu'à la branche cadette, et, dans l'ordre naturel des choses, il aurait dû rester ce qu'il était en naissant, baron de Montréal. Mais la branche aînée n'avait point eu d'enfants mâles ; elle n'était représentée que par une jeune fille, Clémence de Montréal, idole de son père, fruit tardif d'un second mariage et sur la tête de qui venaient se réunir les richesses de deux grandes maisons.

Lorsque Clémence fut en âge d'être pourvue, le vieux comte était veuf ; le poids des ans et des infirmités commençait à se faire sentir ; il ne voulut pas quitter ce monde sans avoir assuré l'établissement de sa fille. D'ailleurs son choix était fait : il avait sous la main un gendre tout trouvé, le seul possible, le seul qui lui agréât. Dans ses préjugés de race, il n'admettait pas que le château de Beaupré et les fiefs attenants, que les grands biens de famille, fruit de longues épargnes et d'heureuses alliances, pussent passer dans une autre maison, tant qu'il

resterait un descendant des Montréal, un homme de son sang, un représentant de dix générations. C'était donc à Sigismond que devaient revenir tout ce honneur et toute cette richesse, une femme accomplie et des domaines opulents, l'hôtel de Paris et les terres de province, tout ce qui donne du prix et du charme à l'existence, satisfactions de la vanité et joies plus légitimes du cœur.

Sigismond avait été élevé par le vieux comte ; resté orphelin de bonne heure, son enfance s'était écoulée au château de Beaupré, et il ne l'avait quitté que pendant les années consacrées à son éducation. Longtemps on l'y considéra comme le seul maître. D'un premier mariage le comte n'avait point eu d'enfants, et lorsqu'il en naquit un du second, ce fut une fille qui coûta la vie à sa mère. Quoique Sigismond fût d'un âge où le calcul a peu d'empire, il parut plus contrarié que charmé de cet événement. Il avait vingt ans alors et ne pouvait, sans une certaine appréhension, mesurer la distance que les années devaient mettre entre sa cousine et lui. L'alliance allait de soi ; mais que de circonstances pouvaient en éloigner ou empêcher l'effet ! D'ailleurs Sigismond s'était si bien accoutumé à regarder comme lui appartenant ce titre, ce château et cette fortune, que l'idée de les recevoir indirectement et de seconde main lui semblait pénible à supporter et pesait sur son esprit comme une déchéance.

Ce fut dans ces sentiments qu'il traversa la seconde période de son séjour à Beaupré. Clémence grandit et enchanta par ses grâces tout ce qui l'approchait ; elle était la fée du château, la joie et l'orgueil du vieux comte. Sigismond s'en vit un peu éclipsé, et une jalousie sourde s'empara de lui, presque à son insu. On devine combien ses relations avec sa cousine en furent affectées. Au lieu de s'associer à l'idolâtrie dont elle était l'objet, il se créa un rôle à part, en manière de contraste et de contrepoids, et affecta des airs grondeurs qui ne convenaient ni à sa position ni à son âge. Tandis que la jeune fille ne rencontrait sur son passage que des cœurs ouverts et des visages radieux, son cousin semblait prendre à tâche de jeter quelques ombres sur ce tableau. Il trouvait à redire à tout, cherchait des querelles sur le moindre détail, et témoignait de l'humeur quand elle s'abandonnait aux jeux et aux joies de l'enfance. Devant le vieux comte, ces mauvais sentiments

ne transparaissent pas, mais ils reprenaient le dessus hors de sa présence.

Ce qu'amena cette conduite, il est facile de le prévoir ; de pareilles impressions sont de celles que rien n'efface. Dès que Clémence fut en état de juger, elle eut sur Sigismond une opinion dont elle ne devait plus revenir. Ce qui la guidait, c'était cet instinct qui nous fait aimer ceux qui nous aiment. Elle eût oublié peut-être les petites picoteries, les airs maussades et frondeurs, si un sentiment vrai se fût mêlé à tout cela. Mais il y avait là-dessous un manque de cœur et une hypocrisie qu'elle n'oublia ni ne pardonna jamais. Plus elle avançait en âge, plus elle sentit s'accroître cet éloignement : les efforts même qu'elle faisait pour le vaincre ne servaient qu'à prouver combien il était enraciné.

Cependant elle n'ignorait rien des projets de son père : ce n'était, à Beaupré, un mystère pour personne que Clémence devait être la femme de Sigismond : on en parlait ouvertement comme d'une chose arrêtée et irrévocable. Dans les entretiens de famille, il se mêlait toujours quelque allusion là-dessus, et le vieux comte aimait à y revenir comme à une pensée favorite. Peut-être, voyant que le goût n'y était pas, insistait-il à dessein sur la convenance : il fallait que toute révolte fût étouffée en germe, et que l'orgueil du sang eût le dernier mot. Clémence n'avait aucun motif de résister et ne résista pas à des arrangements auxquels tout le monde autour d'elle paraissait souscrire : enfant, elle n'en comprenait pas la valeur, et quand elle en eut une idée plus juste, son esprit y était tellement identifié, qu'on n'avait plus à craindre d'elle ni objection, ni refus. Ce fut ainsi qu'elle arriva au moment décisif, assez mal disposée pour Sigismond, et néanmoins résignée à lui appartenir.

Le vieux comte pressa les choses autant qu'il le put. De jour en jour, il sentait ses forces décroître et il ne voulait pas quitter ce monde sans avoir réglé cette affaire et béni cette union. La cérémonie eut lieu dans le mois même où Clémence compta ses quinze ans révolus ; à peine avait-elle la conscience de l'engagement qu'elle contractait. La plus vive impression qu'elle en reçut, ce fut le spectacle de la chapelle du château tendue comme pour une fête, le prélat officiant à l'autel en habits pontificaux, les chants de l'orgue mêlés aux chants des voix, les cloches sonnantes à toute volée, les nuages d'encens s'élevant vers la nef, les jeunes

filles lui formant cortège et versant sur ses pas des corbeilles des fleurs, les arcs, les trophées de verdure, les illuminations du soir, les gerbes du feu d'artifice, enfin, au-dehors, les populations accourues de cinq lieues à la ronde et appuyant leurs acclamations de violentes décharges de mousqueterie. Voilà ce qui la frappa et ce qui resta gravé dans sa mémoire. Quant au mari, il s'effaçait presque au milieu de ces pompes et de ces honneurs ; son jour de domination n'était pas encore venu.

Tant que le comte fut là pour protéger sa fille, Sigismond s'observa et se contint. Quoi qu'il pût lui en coûter, la prudence lui commandait de se vaincre : le vieillard restait maître de sa fortune, et un éclat aurait pu le pousser à prendre contre son gendre des mesures de précaution. Sigismond se maîtrisa donc, mais au prix de quel effort ! Clémence ne l'aimait pas, ne pouvait pas l'aimer ; il le voyait, il le sentait, et cette obéissance que sa tendresse lui refusait, il ne pouvait l'imposer par la force. Quand il y songeait, de sourdes rages s'élevaient dans son cœur, et si violentes, que plus d'une fois elles manquèrent faire explosion. Il arriva même une circonstance où, pour se contraindre, il eut besoin de tout l'empire qu'il exerçait sur sa volonté.

VIII.

Dans le voisinage de Beaupré, se trouvait une résidence qui ne lui cédait en rien ni pour l'étendue, ni pour la valeur des domaines ; c'était celle de Champelos. Mêmes origines, mêmes traditions : les Saint-Pons, seigneurs de Champelos, n'étaient ni moins nobles, ni moins anciens dans le pays que les Montréal, seigneurs de Beaupré. Seulement, les Saint-Pons avaient fait aux goûts modernes des concessions bien plus grandes que les Montréal ; ils étaient davantage de leur siècle et au lieu d'une construction féodale, on trouvait à Champelos une de ces habitations comme Mansard savait les élever, et un parc, les archives locales en faisaient foi, dessiné par le célèbre Lenôtre. Rien n'y manquait, ni les bassins, ni les quinconces, ni les néréides, ni les tritons, ni aucune des divinités principales ou secondaires de l'Olympe païen.

De tout temps, les Saint-Pons avaient montré ce goût des arts et ce besoin de paraître. C'étaient des gentilshommes dans la plus brillante

acception du mot. Tant qu'il y eut une cour, ils s'y maintinrent et sur le meilleur pied : à Champclos, quand ils y vivaient, leur état de maison faisait du bruit; meutes, piqueurs, équipages de chasse, tout l'appareil et tout le personnel de la vénerie. Leurs fêtes mettaient le pays en révolution; leur nom remplissait la province. Aussi, leurs voisins de Valmont en étaient-ils jaloux et se vengeaient-ils de ce faste par des procès continuels : de moines à nobles le cas était alors commun. Au fond, il ne s'agissait que de vétilles, délits forestiers, empiètements ou violations de limites; mais si petits qu'ils fussent, les procès s'engendraient et se succédaient. Pour un qui était vidé, il en renaissait deux autres. Il est vrai que les Saint-Pons ne s'y épargnaient pas et volontiers y donnaient prise; toujours à cheval et en chasse, ils s'y laissaient aisément emporter et ne regardaient pas le gibier comme sacré parce qu'il se réfugiait sur les terres des gens d'Eglise. De là quelques blés hachés, quelques trèfles piétinés, et par suite demandes d'indemnités et de réparations pécuniaires.

Ainsi s'étaient passées les choses dans l'ancien temps; il va sans dire qu'avec les nouveaux codes et les nouvelles mœurs, ces habitudes avaient éprouvé quelques modifications. Il n'était resté aux Saint-Pons d'aujourd'hui, que les meilleures qualités des Saint-Pons d'autrefois, le goût des exercices violents, les airs et les façons de grands seigneurs, une distinction héréditaire dans les traits et dans la tournure, la passion du luxe dans ce qu'elle a de délicat et de choisi, un courage à l'épreuve et une générosité sans limites. Quant aux prouesses de chasse, ils savaient les contenir dans l'enceinte de leurs domaines et les bornes de leur droit. Leur réputation n'en était pas moins bien établie pour cela, et le pays de Caux les proclamait passés maîtres en matière de louteterie. Au lieu d'inquiéter leurs voisins, ils les délivraient des animaux malfaisants; c'était tout profit.

Comme la famille des Montréal, celle des Saint-Pons avait vu plusieurs de ses branches s'éteindre; la seule qui restât ne comptait que trois membres : la marquise et ses deux enfants, Gaston et Claire, un seul homme par conséquent, un seul qui portât ce nom et pût le faire revivre. Aussi quel intérêt s'attachait à Gaston et comme il en était digne! Si c'était le dernier rejeton d'une noble race, c'en était aussi la plus belle et la plus complète représentation. Rare-

ment la nature réunit tant de dons sur la même créature : beautés du corps et facultés de l'esprit, âme aimante et dévouée jusqu'à en mourir; si parfait en toutes choses, que c'en était devenu proverbial. Beau comme Gaston, bon comme Gaston, voilà des mots qui couraient la contrée, et que personne n'eût démentis. Chaumières et salons n'avaient là-dessus qu'un langage. On citait de lui des traits qui touchaient jusqu'aux larmes; plus d'une fois il avait exposé sa vie pour secourir des malheureux en danger de périr; dans les incendies, dans les inondations, il était le premier sur les lieux et s'y montrait brave sans jactance, héroïque sans affectation. Quand il parcourait ses domaines, les fermiers le saluaient jusqu'à terre et le suivaient d'un regard attendri; il n'en était point dont il n'eût allégé les charges dans les années ingrates, point auquel il n'eût rendu service ou donné un bon conseil au besoin.

Voisins comme ils l'étaient, égaux par la naissance et par la fortune, les Saint-Pons et les Montréal ne pouvaient échapper à cette alternative : d'être des amis intimes ou des ennemis irréconciliables. Grâce au hasard et à une certaine analogie d'humeur, la première de ces chances l'emporta sur la seconde. Les deux familles avaient vécu, dans le cours des temps, sur le pied d'une étroite union; à peine y eut-il quelques nuages passagers, jamais de rupture sérieuse. Le sang des Montréal et des Saint-Pons s'était même quelquefois mêlé; on citait entre eux des alliances. Il y a plus : le vieux comte avait eu un instant la pensée de mettre en commun les intérêts des deux maisons et d'unir le dernier Saint-Pons à la dernière Montréal. L'âge, le nom, la fortune, tout était assorti. Gaston avait à peine cinq ans de plus que Clémence. D'un autre côté, Sigismond aurait mieux convenu à Claire, qui était l'aînée de Gaston. A tous les points de vue, ce double arrangement aurait dû prévaloir. Si le vieux comte ne s'y arrêta pas, c'est qu'à côté de beaucoup d'avantages, il offrait un inconvénient qui les effaçait tous et le rendait inacceptable à ses yeux; le nom des Montréal eût été frappé d'une sorte de déchéance et se serait confondu dans celui des Saint-Pons. Or, à ce déclin prématuré, il préféra un hymen inégal et qui s'annonçait sous d'assez tristes auspices.

Cependant les relations entre les deux maisons étaient restées les mêmes. A Champclos, on n'avait rien su des culculs du vieux comte

et, en supposant que l'on y eût fait des calculs analogues, le secret en avait été bien gardé d'un côté et de l'autre; aucun mot n'avait été prononcé ni aucune proposition faite, de sorte que le mariage de Clémence et de Sigismond n'était un échec pour personne et gardait son vrai caractère : celui d'un accord de famille. Aussi, loin de se ralentir, les visites entre Champclos et Beaupré devinrent-elles plus suivies après cet événement. La marquise et Claire avaient vu grandir Clémence : c'était pour la marquise un enfant et pour Claire une sœur. Des habitudes de familiarité régnaient entre elles, comme si un même toit les eût réunies; il ne se passait pas de jour, dans la belle saison, où elles ne se vissent; tantôt Beaupré allait rendre visite à Champclos, tantôt Champclos s'acquittait vis-à-vis de Beaupré; tout cela sans compter, sans façon, sans étiquette, comme il sied à des amis qui obéissent à leur goût plutôt qu'aux convenances.

Il allait de soi que Gaston fût de toutes ces relations : point de bonne fête sans lui; point de promenade à cheval où il n'eût son rôle et le plus apparent. A lui le soin de guider la compagnie, de surveiller le passage des gués, d'arrêter à temps les montures qui s'emportaient, de prévenir les accidents, de régler les haltes, de ménager les surprises et les collations sur l'herbe dans le carrefour d'une forêt. Il était le grand-ordonnateur et l'âme de ces parties de famille : personne ne s'y entendait mieux que lui; personne n'y faisait moins d'embarras et n'y mettait une grâce plus exquise; on l'eût dit dans son élément. Aussi comme on le payait de ses soins et de ses peines! Que de sourires il recueillait! Il n'était pas jusqu'au vieux comte qui ne se mit en frais; Sigismond lui-même était entraîné, quoiqu'il en eût. Quant à Clémence, ces promenades avaient fait les délices de son enfance; aucun souvenir n'avait laissé plus de traces dans son esprit. Dès l'âge de douze ans, elle aimait le cheval et s'y tenait en véritable écuyère. Que de fossés franchis! Que de temps de galop à travers les guérets! Quelles joies! quels transports! Son cœur battait, rien que d'y penser, et l'image de Gaston, si hardi et si beau cavalier, se mêlait, à son insu, à ces réminiscences juvéniles!

De son côté, le jeune homme n'était pas des derniers, ni des moins ardents à jouir des plaisirs champêtres auxquels il présidait. En ces occasions, il se surpassait lui-même. Sa physio-

nomie respirait un bonheur que rien n'altérait ni ne mélangeait. Tout était chez lui abandon, franchise, entraînement; nul calcul, nul désir de plaire. A son regard libre et fier, on voyait bien que l'amour ne l'avait pas encore touché et que son cœur était exempt d'orages. Il aimait la marquise et Claire; c'étaient ses seules passions. Vis-à-vis de Clémence, il ne fut longtemps qu'un compagnon et qu'une sorte de professeur; c'est lui qui le premier la fit asseoir sur un cheval et lui mit les rênes à la main; en promenade il lui donnait des conseils, ajustait ses étriers, l'encourageait ou la réprimandait suivant le cas, la traitait en un mot sans façon et un peu en petite fille. Et pourtant la petite fille s'épanouissait à vue d'œil, comme une fleur qui brise son enveloppe : chaque mois, chaque jour, chaque heure la dotait d'une grâce et d'un charme nouveau. Tout le monde le sentait et le voyait; on eût dit que Gaston était le seul à ne pas le sentir et le voir. Elevé près de Clémence, il s'était accoutumé à la regarder sans arrière-pensée, et comme on regarde une sœur; il ne croyait pas qu'elle pût devenir pour lui ni un trouble, ni un danger.

Tel fut l'état de son âme jusqu'au jour où il apprit que l'héritière des Montréal allait devenir la femme de Sigismond. Dès ce moment Clémence cessa d'être protégée par les souvenirs d'autrefois; elle était sur le point d'appartenir à un autre; le voile tomba, Gaston la vit avec d'autres yeux, et quand, à l'issue de la cérémonie, elle sortit de la chapelle au bruit des cloches et des mousquets, une réflexion involontaire s'échappa de ses lèvres et de son cœur :

— Comme cette enfant est devenue belle!

dit-il.

C'était rendre à la mariée une justice un peu tardive; heureux encore s'il s'en fût tenu là.

IX.

On devine le tour que durent prendre les choses. Entre Clémence et Gaston toute familiarité cessa; les situations avaient changé. Mais, à l'instant même, et sans aucun concert, un sentiment nouveau s'éleva sur les ruines de l'ancien, d'autant plus profond qu'il était moins avoué, et que des deux parts on n'en avait pas l'entière conscience. C'était comme un regard jeté en arrière et un souvenir mêlé de regret,

souvenir plus vif chez Gaston, plus contenu chez Clémence.

Dans cette disposition d'esprit, les relations qui naguères n'offraient aucun danger, prirent peu à peu un autre caractère. Non pas que ces cœurs naïfs et purs y missent la moindre préméditation; c'était à leur insu que la métamorphose s'opérait et qu'insensiblement ils étaient poussés l'un vers l'autre. Plus initiés au jeu des passions, ils s'en seraient mieux défendus; les choses empirèrent en raison de leur candeur même. Qui oserait les blâmer? Cette habitude de se voir était contractée depuis si longtemps, et s'ils y apportaient plus de goût, s'ils se quittaient avec un certain effort et se retrouvaient avec une sorte d'ivresse, tout le monde autour d'eux semblait être complice de ce mystérieux entraînement. Jamais, entre Champelos et Beaupré, les visites n'avaient été si multipliées; la marquise et Claire imaginaient mille prétextes ingénieux, auxquels le vieux comte se prêtait avec une politesse infinie. On ne se quittait presque plus; on ne se séparait le soir que pour se retrouver le lendemain. C'étaient des fêtes, des dîners, des chasses, des comédies entre deux paravents, des soirées à grand orchestre où étaient conviées toute la noblesse et toute la bonne bourgeoisie des environs. L'âme de ces réunions était ici Gaston, là Clémence, et ils y répandaient cette flamme qui anime ceux que l'amour a touchés et qui se communique si rapidement.

Au milieu de ce tourbillon, un seul homme protestait, et non sans motif; c'était Sigismond. Avec la perspicacité qui distingue les jaloux, il avait surpris les premiers indices de ce feu qui couvait encore, et compté avec effroi les pulsations chaque jour plus vives de ces deux cœurs. Point d'illusion; il y avait là une menace pour son repos. Mais comment en détourner l'effet? Comment briser cette passion naissante? Le cas était épineux. Un éclat prématuré n'eût servi qu'à envenimer les choses. D'ailleurs, à quoi bon? Sigismond ne commandait pas à Beaupré: tant que son oncle était debout, il ne pouvait ni en refuser la porte à des voisins qui lui portaient ombrage, ni en éloigner sa femme sous prétexte de l'arracher à une séduction visible pour lui seul. Le vieux comte ne se serait pas prêté à un tel sacrifice; il n'eût pas, sur un simple soupçon, consenti à se priver de sa fille et de ses amis. Bon gré mal gré, il fallait donc fermer les yeux. Sigismond ne s'y résigna pas

sans amertume ni douleur. Ce n'était qu'un nuage encore; mais ce nuage précédait la tempête. La suite des événements le prouva bien.

Parmi les distractions à l'usage des deux châteaux, l'une des plus goûtées, quand régnaient les fortes chaleurs, était une excursion vers la plage, accompagnée d'un bain de mer. Le voisinage de l'eau y invitait, çà et là des criques désertes y ouvraient leurs discrets abris. Gaston les connaissait toutes et savait par quels vents leurs surfaces étaient le plus tranquilles; il en avait étudié les fonds et jusqu'aux moindres accidents. Nul mieux que lui n'était au courant des sentiers qui sillonnent la falaise et débouchent sur la grève par des rampes tantôt douces, tantôt escarpées à causer des vertiges. Son pied les avait tous foulés, et par tous les temps; il passait délibérément là où les plus hardis ne s'engageaient que dans un cas extrême. On eût dit qu'il aimait et cherchait le péril comme d'autres le redoutent et le fuient.

Des divers sites que Gaston avait remarqués il n'en était point qui valût une anse solitaire, placée dans le voisinage de Saint-Martin-en-Port. Qu'il y avait loin de cette baignoire naturelle aux plages banales où la mode conduit ses clients! Du côté de l'Océan, elle était protégée par l'immensité même; du côté de la terre, les rochers lui formaient un cadre et une sorte de rideau. A peine, comme témoins, y voyait-on quelques mouettes rasant l'eau de leurs ailes ou décrivant dans l'air des spirales sans fin. Point de pêcheurs, point de marins; une ligne de récifs les obligeait de se tenir à l'écart. Mais ces récifs même, en isolant de la haute mer ce bassin favorisé, en augmentaient à la fois la sécurité et le charme. Pendant que la vague se brisait au loin et que son écume, jouet du vent, se revêtait de toutes les nuances du prisme, les eaux du petit golfe gardaient leur calme et leur limpidité. Au lieu de galets si communs sur cette côte et si glissants sous les pieds, le fond, par exception, se composait d'un sable uni, çà et là parsemé d'algues marines. Seulement, à droite et à gauche, les rochers reparaissaient comme deux promontoires, tantôt à sec, tantôt immergés, et qui allaient rejoindre au large la chaîne tumultueuse des récifs.

Mais aucun de ces accidents du site n'égalait pour l'effet du spectacle, l'arche gigantesque qui terminait la falaise du côté du midi et ressemblait à une tête de pont jetée sur l'Océan. Cette arche était découpée avec tant d'art et si

harmonieuse dans ses proportions, qu'on eût pu la croire élevée par la main des hommes. A quelle cause attribuer cette œuvre singulière de la nature? Était-ce à l'action lente et graduelle des flots? Était-ce à un soulèvement des volcans? Nul ne pouvait le dire. Toujours est-il que de cette nef, taillée dans le roc, un pilier restait encore debout, malgré les insultes de la vague, et qu'à travers un arceau inondé de lumière, on voyait se dessiner au loin les crêtes des falaises qui courent vers Fécamp, puis des caps avancés, semblables à des sentinelles; parfois aussi une voile visible à l'horizon et courant dans un sens ou dans l'autre, suivant les caprices de la brise, ou bien encore un navire à feu, allant plus droit au but et marquant sa route par un sillon de fumée.

Tel était le site favori des maîtres de Beaupré et de Champelos: quand ils ne battaient pas les bois de Caux et du Hanouard, c'est sur cette partie du rivage qu'ils se donnaient rendez-vous. La falaise dominante était aux Saint-Pons; ils se trouvaient donc sur leurs limites, chez eux, pour ainsi dire jusqu'à l'endroit où commençait la mer, qui est du domaine commun. Aussi avaient-ils fait construire sur la hauteur et dans le voisinage d'une de leurs bergeries, un hangar destiné aux voitures et aux chevaux. Comme la plage n'était accessible qu'aux piétons, on quittait là les équipages pour suivre un sentier taillé dans le roc et qui, de gradin en gradin, conduisait au bord de l'Océan. Cette marche sur des escarpements n'avait lieu ni sans fatigue, ni sans émotion; la tête et le cœur y éprouvaient parfois des défaillances; aussi, par mesure de précaution avait-on élevé çà et là de petits murs en pierres sèches qui servaient de parapet et de point d'appui au besoin. C'en était assez pour rassurer les plus timides et pour rendre ce chemin familial, même aux femmes et aux enfants.

Une fois au moins par semaine, l'anse de Saint-Martin-en-Port réunissait donc cette société choisie et heureuse de s'y retrouver. Arrivée sur les lieux, elle s'y partageait. De l'autre côté de l'arche s'étendait une plage où la mer se déployait en toute liberté et ne trouvait point d'obstacle au jeu de ses lames. C'était là que se baignaient les hommes. Les plus habiles, les plus vigoureux, gagnaient la haute mer; les plus faibles, les moins expérimentés, restaient près du rivage. Quant au

bassin abrité, il était réservé aux dames, et nul profane n'y eût paru tant que durait le bain. La nature avait disposé les choses avec autant de pudeur que de grâce, et comme pour compléter son œuvre, une excavation du rocher formait un cabinet de toilette impénétrable au regard. Si Diane n'avait fréquenté que des lieux aussi sûrs, elle n'aurait point eu d'Ac-téon à punir.

Le bain pris, il allait de soi que les consignes fussent levées, et on se réunissait pour le repas. C'était une grande affaire à laquelle les dispositions ne manquaient pas. On sait que l'air de la mer a, sous ce rapport, des vertus souveraines. Sur un signal qui leur était donné, les serviteurs apportaient des mannes chargées de vivres froids et de vins choisis. Point de nappe, point de table; la grève fournissait tout cela, et, au besoin, un rocher servait de siège. Rien de plus piquant que ce régime des expédients quand on a d'habitude et en excès toutes les commodités et toutes les superfluités de la vie: c'est du fruit nouveau, et à ce titre on y mord si volontiers! Que de gaité d'ailleurs, que d'abandon dans ces ambigus en plein air! Le cérémonial en est banni, l'étiquette n'y a plus d'empire. Comtes et marquis s'en tirent de leur mieux et comme de petites gens; on mange avec les doigts; on boira, s'il le faut, dans les mêmes verres. Tout s'anime alors, tout sourit; le soleil a des rayons plus doux, la mer des eaux plus transparentes; il y a fête dans le ciel et dans les cœurs.

Ainsi se passaient les beaux jours d'été, et Gaston, qui ordonnait ces parties, n'était pas des moins ardents à en jouir. Le vieux comte y prenait goût aussi; quant aux dames, elles s'étaient prises d'une véritable passion pour cette grève discrète et calme. Sigismond s'y plaisait moins, et en cela son instinct le servait, comme on va le voir.

X.

Par une belle journée du mois d'août, il y avait rendez-vous pris pour une promenade à la plage; les Saint-Pons en faisaient les honneurs, non seulement à leurs amis de Beaupré, mais encore à toute la société des châteaux voisins. C'était moins une réunion intime, qu'une fête au bord de l'eau et un repas offert sur le sable. Il n'était bruit que de cela dans

le pays de Caux, et les conviés se promettaient tous d'y tenir dignement leur place.

C'était le petit village de Sasselot qui avait été choisi comme point de réunion, et, à l'heure indiquée, on vit déboucher de toutes les routes, de tous les sentiers qui y aboutissent, des équipages brillants et des groupes de cavaliers admirablement montés; on eût dit un concours d'animaux de prix, tant pour la selle que pour le trait. Les toilettes étaient, ce que comportait la circonstance, d'une élégante simplicité; là dessus les femmes ne transigent jamais; elles restent sur leurs gardes. Il y en avait beaucoup qui étaient en voiture: quelques-unes, et Clémence dans le nombre, avaient fait le trajet à cheval, malgré la poussière et la chaleur. Jamais la jeune femme n'avait eu des airs plus radieux; ses joues, animées par la course, avaient les tons vifs qui sont le fard de cet âge, ses yeux étaient d'un irresistible éclat, sa taille, d'une richesse et d'une grâce que faisait mieux ressortir son amazone. Il n'était pas jusqu'à son bel alezan qui ne tint à paraître sous un jour avantageux, couvrant son mors d'écume, agitant la tête, piaffant, ou frappant la terre de son sabot, comme s'il eût été fier et eût voulu se montrer digne du précieux fardeau qu'il portait.

A peine les invités étaient-ils réunis, que Gaston donna le signal du départ. Lui aussi semblait transformé; sa pose, son accent, sa physionomie, trahissaient les secrets enchantements de son cœur. Il se multipliait, il avait des mots aimables pour tout le monde, poussait tantôt son cheval vers la tête de la colonne, et tantôt retournait à l'arrière, comme un général qui veut s'assurer de la marche de ses régiments. Dans ses évolutions, il avait à essuyer le feu de bien des regards, attirés par sa prestance et sa beauté. C'était un triomphe pour lui et il en portait bien le poids; un triomphe sous les yeux de Clémence, voilà ce qui en rehaussait le prix.

Jusqu'à la falaise, le chemin n'offrait point de difficultés, et le trajet se fit rapidement. Là, il y eut une halte: ni les chevaux ni les voitures ne pouvaient aller plus loin, et à l'aspect de ce sentier d'où l'œil plongeait dans le vide et en mesurait la profondeur, un cri de découragement s'échappa de beaucoup de poitrines. Pour dominer ces frayeurs, il fallut que les plus aguerris donnassent l'exemple. Gaston descendit et remonta vingt fois, aidant les uns,

stimulant les autres, faisant auprès des plus alarmées l'office de chevalier, et ne les abandonnant que lorsqu'elles avaient touché la grève. Ce fut une longue opération, et elle ne s'acheva pas sans qu'aux témoignages de frayeur ne se mêlassent des éclats de rire. Celles qui étaient en sûreté raillaient volontiers celles qui étaient encore engagées dans les sentiers aériens et n'y avançaient qu'en tremblant. Enfin, avec du temps et des précautions, la descente s'acheva sans événement fâcheux; un fois sur la plage, on se reconnut, on se compta; personne ne manquait à l'appel.

Quant il s'agit du bain, Gaston veilla à l'exécution des réglemens de la localité. Les sexes furent rigoureusement séparés; ici les femmes, là les hommes; l'arche marquait les limites, et il était interdit de les franchir. Avec une compagnie aussi nombreuse, l'abri du rocher n'eût pas suffi comme vestiaire; aussi y avait-on suppléé par des tentes qui couvraient la plage comme une décoration; vertes d'un côté, bleues de l'autre, elles formaient deux camps distincts par les couleurs. Tous les baigneurs s'y groupèrent, suivant l'intimité ou le goût, et y subirent la métamorphose accoutumée. Chacun prit la tenue de combat, succinte chez les hommes, plus compliquée chez les femmes, moins académique surtout et si austère, pour ne rien dire de plus, que la coquetterie des néréides ne s'en fût point accommodée. Leur empire, comme divinités de la mer, n'eût pas survécu à l'usage du pantalon de laine et de la coiffe en toile cirée. D'ailleurs la mythologie y eût mis bon ordre: elle ne souffrait pas les excès de vêtement.

La plage s'animait, les baigneurs arrivaient de toute part et s'essayaient déjà à la température de l'eau. Celles-ci risquaient leurs pieds, celles-là leurs jambes; d'autres s'engageaient, en grelottant, jusqu'à mi-corps. Les plus hardies abrégèrent l'épreuve et commençaient par une immersion complète; elles en sortaient raiselantes, la bouche pleine d'eau salée et l'oreille de bourdonnements. Il en était qui prenaient leur rôle plus au sérieux encore et s'exerçaient à l'art difficile de la natation, soit isolément et sans auxiliaire, soit en se soutenant le menton au-dessus de l'eau. Tout cela composait un spectacle varié où ne manquaient ni les épisodes bouffons, ni les physionomies originales.

Mais la scène allait tourner bientôt à de plus vives émotions. Afin d'écartier jusqu'à la chance d'un accident, on avait en le soin d'indiquer au

moyen de piquets fixés dans la mer, la limite que les baigneuses ne devaient pas dépasser, sous peine de voir le fonds manquer sous leurs pieds. Il y a mieux; des cordes tendues d'un piquet à l'autre, et au niveau de la mer, avaient pour destination et pour effet de prévenir toute distraction et toute imprudence. C'était un obstacle qu'on ne pouvait franchir autrement que de propos délibéré et à l'aide d'un certain effort. Tout donnait lieu de croire qu'il y avait là des garanties et une sauvegarde suffisantes.

Clémence avait promptement achevé sa toilette et entraînait Claire par la main; elle était, l'une des premières, entrée dans la mer comme dans un élément familier. Dès son enfance, elle avait été bercée sur ces eaux et en avait éprouvé la vertu; elle leur devait au moins quelque chose de sa santé et de sa fraîcheur. Aussi n'y eut-il de sa part ni hésitation, ni contorsions, prélude obligé des novices; elle gagna le large de l'air le plus naturel et nagea avec aisance jusqu'à la limite fixée par les piquets. C'était d'instinct qu'elle nageait ainsi; jamais elle n'avait eu de professeur. Toute petite, elle s'y essayait, et à force de se débattre, elle avait fini par s'en tirer à son honneur. Jamais pourtant elle n'avait dépassé les cordes tutélaires: non pas qu'elle eût peur, mais elle n'aimait pas à faire montre de son courage, et respectait les consignes établies; elle était de son sexe et n'avait rien d'un garçon.

Pourquoi dérogea-t-elle ce jour-là à sa circonspection ordinaire? Ce fut le secret de son cœur, ou peut-être obéit-elle à une fatalité. Les émotions de la journée, l'aspect de ce monde réuni, les cris de joie, les éclats de rire, ces scènes folâtres, ces essais malencontreux, agissaient sur elle comme autant d'aiguillons et la poussaient aux aventures. Un moment vint où elle ne se contenta plus. Elle était près de Claire, les pieds sur le sable, lorsque celle-ci la vit plonger par un mouvement soudain et disparaître pendant quelques secondes. Quand elle se remonta à la surface, elle était bien au-delà des cordes, nageant en pleine eau, s'y jouant comme un dauphin, coupant la vague avec une sorte d'ivresse et se dirigeant vers la ligne des récifs. De la part de la jeune femme une telle hardiesse était si nouvelle et si imprévue, que Claire ne put se défendre d'un sentiment d'effroi:

— Clémence! s'écria-t-elle; Clémence!

— Clémence! répéta la marquise, qui suivait cette scène de l'œil et d'un point plus éloigné.

Averties par ce double appel, les baigneuses portèrent leurs regards de ce côté et aperçurent cette compagne téméraire qui gagnait le large avec l'aplomb d'un nageur expérimenté. Dès ce moment, ce fut un spectacle pour elles avec des impressions diverses et des avis opposés. Celles-ci s'effrayaient, celles-là applaudissaient; toutes y portaient un intérêt visible. Cependant la jeune femme ne semblait rien perdre ni de son assurance ni de son sang-froid; sur le cri d'alarme de ses deux amies elle avait fait une halte et, se soutenant d'une main au-dessus de l'eau, elle appliqua l'autre à sa bouche en guise de porte-voix:

— Soyez sans crainte, leur dit-elle; je n'irai pas loin et reviens dans l'instant.

Puis elle reprit son élan vers la haute mer. En voyant l'aisance de ses mouvements, la souplesse et la vigueur de ses allures, toute appréhension cessa; la confiance reprit le dessus. Claire seule ne pouvait détacher ses yeux de cette tête flottante qui s'éloignait de plus en plus et semblait se confondre avec la ligne des brisans, noyée dans le lointain.

— La folle! disait-elle! Quelle cruelle fantaisie elle a eue là!

XI.

Si les eaux dans lesquelles Clémence s'était engagée avaient conservé un fond uniforme, il n'y aurait pas eu d'inquiétude à concevoir, et elle n'aurait couru aucun danger. Le bassin, proprement dit, était limité dans son étendue, et aucun courant n'y régnait. Puis la jeune femme était agile et accoutumée à tous les exercices du corps. Elle glissait dans les flots comme elle eût marché à terre, sans plus d'efforts ni de fatigue; ni la distance, ni la durée de la course n'étaient de nature à l'éprouver; elle savait d'ailleurs régler ses mouvements et ménager ses forces.

Malheureusement une circonstance qu'elle ne prévoyait pas, et qui tenait à la disposition des lieux, vint tromper ses calculs et donner à cette aventure un caractère périlleux. La barrière de brisans qui séparait de la haute mer ce bassin tranquille et encaissé, n'était pas une simple arête, entourée d'eaux profondes; le récif, comme cela arrive dans tous les exhaussements sous-marins, envoyait des rameaux à droite et à gauche, comme pour se défendre et se garder: des rochers en occupaient les abords dans un